

LES LUNES DE TERRA

3. *Jeux de voleurs*

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions *Syndrome de la Plume*

Syndrome Mantis, 2020

Cycle *Les Lunes de Terra*

1. *La trahison d'un père*, 2020
2. *De surprise en surprise*, 2020
3. *Jeux de voleurs*, 2020

Albéric MONNIER

LES LUNES DE TERRA

3. *Jeux de voleurs*

Syndrome *de la* Plume

www.syndromedelaplume.fr

Couverture : Albéric MONNIER

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Syndrome de la Plume, 2020
Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9572352-4-7

PROLOGUE

Je m'appelle Béroc. Béroc d'Émeraude. La Pierre d'Éther a trouvé son porteur. Jour après jour, nuit après nuit, le poids du passé ne cesse de peser plus lourd sur mes épaules. Car c'est à moi qu'il échoit d'expliquer les évènements qui se déroulèrent autrefois sur Terra, d'apporter les réponses aux questions. D'expliquer quand, comment, par qui, pour quoi, à cause de qui, tout cela est arrivé. J'ai peur de ne pas être capable de les guider jusqu'à la prochaine étape sans m'effondrer. Ou pire : de ne pas pouvoir les garder avec moi...

CHAPITRE 1

Quelque part sur Éther

La main striée de rouge s'abattit.

« Maintenant ! »

Les archers relâchèrent la corde de leur arc et les flèches chargées de braises incandescentes s'envolèrent. Les lèvres du Paria s'étirèrent, un mince sourire laissa apparaître les dents blanches, seule tache immaculée au milieu d'un visage de pourpre.

Le village était une cible idéale. Coincé sur un haut plateau, entouré des sommets acérés qui faisaient la réputation d'Éther, le bourg se situait dans un endroit reculé, érigé en havre de paix. Et un piège parfait. La solitude, érigée en refuge, était supposée protéger ses habitants contre les turbulences de ce monde. Ils avaient raison, en un sens : les sommets de ces montagnes étaient difficilement accessibles, voire impossibles à atteindre durant la saison des glaces, mais la forêt et la rivière à proximité offraient gibier et irrigation pour les cultures en été, bois pour se chauffer l'hiver. Cet endroit n'avait pas échappé à Polonn lorsqu'il s'y était aventuré une unique fois, lors d'un voyage marchand de nombreuses années auparavant. Ce souvenir était resté ancré dans sa mémoire et il s'y était promis d'y revenir.

Ce qu'il n'avait pas prévu en revanche, c'était son nouveau statut. Celui qui se voyait aux yeux de tous, sur son visage ravagé par cette couleur de sang. Il sourit amèrement. La Pourpre. Cette punition issue du sang même du Grand-Prêtre. Une abomination qui devait châtier les criminels à la hauteur de leurs méfaits. Pour avoir tué un marchand rival qui lui volait sa marchandise, on l'avait condamné à subir la douleur et cette faiblesse insupportable qui l'empêchait de courir, de fuir les pierres que les gamins lui lançaient pour s'amuser. Et quand l'une d'elles le heurtait sur sa peau tachée, la douleur résonnait de façon encore plus insupportable. Deux condamnations supplémentaires avaient continué

de propager cette malédiction sur son corps jusqu'à presque le recouvrir entièrement : une fois pour le vol d'une pomme parce que la faim lui tenaillait trop les entrailles ; une autre fois pour avoir frappé un môme qui le battait jusqu'au sang. Mais la faim et la défense de sa propre vie n'étaient pas raisons suffisantes pour le juge : un Paria ne pouvait être innocent, peu importaient les circonstances. Par trois fois, il avait été réproposé. Par trois fois, il avait dû supporter la morsure du Sceau de Pourpre, vaillamment, pour leur montrer à tous qu'être Paria ne signifiait pas moins être un humain et en posséder la fierté. Ses bourreaux n'en avaient eu cure.

Tout aussi vaillamment Polonn avait essayé de résister à la douleur. Il s'était juré de rester digne devant le bourreau, digne lorsqu'on lui avait apposé chaque fois le Sceau sur la poitrine. Digne jusque dans sa mort. La première épreuve s'était montrée beaucoup plus éprouvante que tout ce qu'il s'était imaginé. Les deux autres, il les avait redoutées autant qu'elles l'avaient terrifié. Il avait rassemblé ses derniers lambeaux de fierté, mais n'avait pu empêcher les larmes de couler avant même que le Sceau ne touchât sa peau.

Chaque fois on lui avait rendu sa "liberté", chaque fois plus faible, chaque fois plus misérable. Plus le temps avait passé, plus il avait pensé devenir fou à cause de la douleur. Il avait fini par être l'un de ceux à avoir supporté ce châtement le plus longtemps sur Éther, mais n'en avait retiré aucun orgueil. Qui le pourrait ? Il avait seulement été pouilleux plus longuement que les autres. Il ne comptait plus le nombre de Parias qui s'étaient donné la mort pour échapper à ce tourment. Lui-même avait bien failli faire partie de ceux-là. Sa dignité n'avait plus pesé bien lourd à côté des coups qu'il avait reçus et de la loque qu'il était devenu. Jusqu'à ce qu'on lui offrît une deuxième chance qu'il avait saisie sans hésiter. Aux diables cette dignité qui l'avait tant fait souffrir ! À présent, il voulait se venger... On ne lui avait donné aucune directive précise, seulement un objectif. Il restait maître de ses actions. Alors il s'était souvenu de ce village dans lequel il avait voulu finir sa vie dans la sérénité. À défaut de fin, il y trouverait le renouveau. Il remodelerait le village pour lui, et seulement pour lui. Ce serait sa vengeance pour avoir été rejeté lorsqu'il réclamait un abri, sa vengeance de rétablir un ordre avec des Parias qui compteraient dans cette nouvelle société qu'il créerait. Sans les autres, sinon comme esclaves.

Lorsqu'on lui avait confié cette mission quelques mois aupara-

vant, il n'avait guère eu de difficultés à recruter d'autres Parias eux aussi libérés de leur Mal, tout aussi avides que lui de revanche. Une fois sa petite armée réunie – une trentaine de malfrats en tout genre, du tire-laine au bandit de grand chemin, tous diversement tachés –, ils avaient fait route, marchant la nuit, dormant le jour, et avaient silencieusement rallié une forêt dans une vallée voisine, afin d'éviter d'éveiller les soupçons. La nuit juste avant l'attaque, le nouveau chef des Parias avait expliqué son plan, vérifié les tranchants des armes et commandé le départ jusqu'au bois qui jouxtait ce village, dans les hauteurs d'Éther. Marchant sous les cinq Lunes – tous avaient remarqué la réapparition de la Lune de Nuit, mais ne s'en étaient guère émus –, ils avaient rejoint ce bois quelques heures avant l'aube. Malgré l'excitation, Polonn avait forcé ses recrues à prendre quelque repos : les derniers jours avaient été fatigants et la condition physique des Parias ne s'améliorait que lentement. Le poison qui parcourait leur corps était lentement purgé par un miracle inexplicable, mais les corps subissaient encore les séquelles de cette faiblesse, ne retrouvant que très lentement cette endurance qui leur avait si longtemps fait défaut. Tous avaient également guetté la disparition de la Tache Pourpre, promesse d'un retour à la vie normale à laquelle tous aspiraient : se ranger de la vie de bandit, retrouver un métier et pourquoi pas prendre mari ou femme, avoir des enfants ; ou bien, au contraire, poursuivre une carrière lucrative dans le pillage sur terre ou sur mer, retrouver une vie de débauche qui leur avait été durablement refusée. Mais la Tache était restée, indélébile : l'eau, le savon, même l'acide, rien ne l'entamait. Si la peau était brûlée, la carnation reparaisait plus loin sur la peau saine, ou à un autre endroit. Les Parias avaient renoncé à l'enlever : d'une part, parce que la douleur s'était éteinte et qu'il était inutile de s'infliger une nouvelle souffrance ; d'autre part – et pour des raisons plus pratiques –, elle faisait une excellente marque de reconnaissance. Et ce dernier point serait une qualité non négligeable dans les minutes qui allaient suivre.

Le Paria connaissait son travail : avoir été marchand préparait à subir toutes sortes d'imprévus, y compris lorsqu'il s'agissait de manier l'épée ou de reconnaître tous les signes d'embuscade. Autant d'éléments qui lui avaient permis de mettre en place la sienne avec soin. Choisir le terrain, recruter les hommes, repérer les compétences, préparer l'approvisionnement, planifier le trajet, anticiper les difficultés qu'ils pourraient rencontrer – le froid de ces montagnes, par exemple –, les préoccupations

ne manquaient pas. Aussi, lorsqu'il donna l'assaut, tous ces soucis s'en-volèrent en même temps que la première nuée de flèches, chassés par une adrénaline salvatrice.

Les traits enflammés s'abattirent au hasard, transperçant un chien qui traversait la petite place et embrasant les toits. La seconde nuée faucha les habitants qui sortaient paniqués et désorientés de leurs maisons en flammes, leurs yeux encore ensommeillés qui s'écarquillaient devant ce spectacle d'apocalypse. La surprise se transforma en terreur quand des hurlements retentirent de l'autre côté du village. Des hommes surgirent de la forêt, traversant à toutes jambes l'espace découvert en quelques secondes, bondissant par-dessus les irrégularités du terrain pour gagner les maisons et semer la mort. Les premiers cadavres tombèrent dans la poussière, jeunes et vieux, hommes et femmes. Quelques villageois tentèrent de résister, mais quand ils firent face à ces diables peinturlurés de rouge, criant et vociférant, leur courage fondit, balayé par une épée, un couteau, une hache ou une masse qui s'abattait sans distinction sur les membres, les torses, les crânes, laissant les victimes à l'agonie, le visage enfoui dans la terre ou tourné vers le ciel, une dernière supplication muette sur les lèvres adressée à des dieux devenus tout aussi muets, sourds et aveugles. Seules les Lunes les regardèrent, dérivant tranquillement loin au-dessus d'eux. Mais quand leurs yeux se posèrent sur le mince croissant de la Lune bleu nuit, un éclair de compréhension les transperçait et ils mourraient résignés : le Grand Boulevard débutait et ils en étaient les premières victimes.

Polonn avait précédé ses hommes, les emmenant vers une victoire assurée. Il avait goûté à la joie, au plaisir de se mouvoir, de manier cette épée légère comme une plume. Autrefois, elle lui aurait paru peser des tonnes. Il éclata de rire. Oui, décidément, la journée commençait bien.

Polonn regarda autour de lui. Déjà, le silence reprenait ses droits. Les cadavres épars, l'aura pourpre que leur faisait un sang fuyant, les portes des maisons ouvertes à tous vents, le feu consumant les toits, tout contribuait à créer une scène de désordre indescriptible. Le silence aussi. Le Chef des Parias respira profondément. Il aimait ce calme. Peu lui importait le désordre. Quelque chose bougea dans son champ de vision. Non loin d'une maison en flammes, un homme agonisant rampait en grognant. Le Paria l'observa un instant, mécontent d'avoir été inter-

rompu dans son moment privilégié. Cet homme qui se traînait dans le sang et la poussière n'était qu'à moitié mort, et c'était bien là le problème. Polonn s'approcha lentement. Il l'achèverait, mais pas trop vite, qu'il comprenne que ses derniers instants qu'il vivait étaient ce que lui avait vécu pendant de trop nombreuses années.

« Ça fait mal, hein ? »

Quand il entendit cette voix derrière lui, le villageois eut un sursaut qui lui arracha un cri de douleur. Il tenta de ramper plus vite pour se rapprocher de... Il mesura toute l'étendue de sa vaine entreprise : de la poussière, des corps, des flammes, des montagnes, mais aucune arme. Résigné, il tourna la tête vers la voix qui venait de l'apostropher. Ses yeux tombèrent sur la carnation pourpre qui marquait le visage du chef des Parias. Un mélange d'horreur et de répulsion traversa son regard.

« Ma trogne te revient pas ? »

– Vous... Vous...

– Prends ton temps, sourit Polonn en s'agenouillant devant lui. J'ai tout le mien...

– Le Grand-Prêtre... nous vengera ! », éructa péniblement sa victime. À ces mots, Polonn s'esclaffa bruyamment. Avant de se calmer l'instant d'après, la pointe de son épée sur la carotide palpitante de l'homme.

« Crétin... Tu m'as fait rire, alors je vais te faire une petite confidence. Mais ne le répète à personne ! »

Le Paria se pencha un peu, sondant le regard apeuré du moribond.

« C'est lui qui nous protège. »

La lame s'enfonça sans effort dans le cou, tandis qu'une lueur d'incrédulité passait dans les yeux du futur mort. Polonn souriait de toutes ses dents.

« Ça te la coupe, pas vrai ? »

La lueur s'éteignit en même temps que sa conscience. Le Paria se releva, guilleret. Il s'étira et regarda tout autour de lui avant de se diriger vers le cadavre d'une vieille femme qui gisait un peu plus loin, devant une maison en bois plus grande que les autres. Après un dernier petit travail, il pourrait profiter d'un moment de détente bien mérité. Décidément, cette journée s'annonçait magnifique. Et l'avenir, radieux.